

d'arbres assez bien imités. Elles servaient à faire des mantes qui couvraient une chemise de coton. On les retroussait pour avoir les bras libres. Les grands les attachaient avec des agrafes d'or et d'argent ; leurs femmes avec des épingles des mêmes métaux, couronnées d'émeraudes ; et le peuple avec des épines. Dans les provinces où les chaleurs étaient vives ou continues, les mantes des hommes en place étaient de toile de coton assez fine et teinte de plusieurs couleurs. Les gens du commun, sous le même climat, n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture tissue de filamens d'écorce d'arbre, qui couvrait, dans les deux sexes, ce que la pudeur défend de montrer.

xxvii.  
En quoi  
diffèrent les  
montagnes,  
les plaines et  
les vallées du  
Pérou.

Les services que rendaient le lama et le paco, les dépouilles qu'on obtenait du guanaco et de la vigogne, quoique d'une importance remarquable, n'étaient pas la principale cause de la grande population du haut Pérou, une des parties les moins fertiles, les moins tempérées, les moins agréables de l'empire. Les peuples s'y portaient spécialement en foule, parce que c'était là qu'était née leur religion, parce que c'était là qu'était le siège du gouvernement.

Au pays haché, montueux, trop souvent inhabitable et désert de Charcas, s'élève la Paz, que la Gasca fit bâtir, après avoir rendu la tranquillité au Pérou par la ruine entière du parti de Gonzale Pizarre. Dans la juridiction de cette ville se voit le lac Titi-Caca, le plus considérable de ceux qui

se trouvent dans cette région. On lui donne soixante-dix brasses de profondeur, et quatre-vingts lieues de circonférence. Son eau, sans être salée ou amère, est si épaisse et si dégoûtante, qu'elle n'est pas potable. Deux espèces de poissons y vivent, l'une grosse et excellente, l'autre petite et mauvaise. Des joncs et des oiseaux aquatiques couvrent ses rivages. Entre les îles qu'il renferme il faut distinguer celle où les fondateurs de l'empire prétendirent avoir reçu du Soleil leur père un ordre formel de civiliser les nations et de leur donner son culte. Cette fable, qu'ils réussirent à faire regarder comme une vérité incontestable, inspira pour le lieu de son origine une vénération sans bornes. Un temple y fut bientôt érigé. Les pèlerins qui y accouraient de tous les côtés se faisaient un devoir de l'embellir de tout l'or, de tout l'argent, de toutes les pierreries dont ils pouvaient disposer. Ces richesses sacrées furent jetées dans l'abîme à l'arrivée des Espagnols, dans la crainte qu'elles ne fussent souillées par des brigands qui ne respectaient rien, comme venait de l'éprouver la capitale de l'état.

Czcou, situé à cent vingt lieues de la mer, dans un terrain inégal et sur le penchant de plusieurs collines, ne fut d'abord qu'une faible bourgade. Devenu avec le temps une cité considérable, il fut divisé en autant de quartiers qu'il y avait de nations incorporées à l'empire. Chacun des peuples asservis avait la liberté de suivre ses anciens

usages, mais tous devaient adorer l'astre brillant qui féconde le globe. Dans le plus majestueux des édifices qui lui étaient consacrés était, au rapport de Garcilasso, tracée sur une plaque d'or l'image du soleil avec les rayons que la peinture a coutume de lui donner. La ville était défendue par une citadelle construite avec de si énormes pierres, qu'il est impossible de comprendre comment elles purent être transportées de la carrière au lieu où elles étaient employées. La manie de tout expliquer a fait soupçonner à quelques savans que les Péruviens connurent l'art de fendre la pierre. L'intérieur des fortifications a été successivement dégradé; mais les ouvrages extérieurs paraissent devoir durer autant que le monde.

Après la conquête, la place ne conserva guère que son nom. Ce furent d'autres édifices, d'autres habitans, d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres préjugés, une autre religion. Ainsi cette fatalité qui bouleverse la terre, les mers, les empires, les nations; qui jette successivement sur tous les points du globe la lumière des arts et les ténèbres de l'ignorance; qui transporte les hommes et les opinions comme les vents et les courans poussent les productions marines sur les côtes; cette impénétrable et bizarre destinée voulut que des Européens, avec tout le cortège de nos crimes, que des moines avec tous les préjugés de leur croyance, vinssent régner et dominer dans ces murs où les vertueux incas faisaient depuis si long-

temps le bonheur des hommes, et où le soleil était si solennellement adoré. Qui peut donc prévoir quelle race et quel culte s'éleveront un jour sur les débris de nos royaumes et de nos autels?

Sans être appelés dans le haut Pérou par les mêmes motifs qui y poussaient si impérieusement les Indiens, les Espagnols ne laissèrent pas de s'y porter en foule, et d'y fonder des villes à une plus grande ou à une moindre distance les unes des autres. Mais, qu'on le remarque bien, aucune de ces villes ne fut élevée dans les contrées qui offraient un sol fertile, des moissons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux et sain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux, jusqu'alors si bien cultivés par des peuples nombreux et florissans, n'attirèrent pas un seul regard. Bientôt ils ne présentèrent que le tableau déplorable d'un désert affreux, et cette confusion plus triste et plus hideuse que ne devait l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. La vue des désordres ne déplait pas toujours; elle étonne quelquefois; celle de la destruction afflige. Le voyageur conduit par le hasard ou par la curiosité dans ces régions désolées ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares et sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'était pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes, mais à la stupide et vile cupidité de l'argent qu'on avait

sacrifié tant de richesses plus réelles et une si grande population. Cette soif insatiable de l'or, qui n'avait égard ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule de tous les établissemens. Quelques-uns se sont soutenus, plusieurs sont tombés, et il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étaient subordonnés. D'autres révolutions se sont opérées dans les gorges voisines de cette partie du Nouveau-Monde.

D'innombrables sources coulent des Andes. Leurs eaux se réunissent dans des lieux creux très-multipliés, sur la croupe et au pied de ces montagnes. Le trop plein de ces petits lacs ne tarde pas à s'échapper par leurs bords les moins élevés, et à s'ouvrir un chemin vers la mer par le côté qui lui oppose le moins de résistance.

Ces canaux, d'abord à fleur de terre, agrandis successivement, sont arrivés enfin avec le temps à une profondeur qui n'a pas son égale au monde, et qui paraîtrait incroyable, si elle n'était solennellement attestée par un grand nombre d'hommes éclairés, d'une foi certaine. La profondeur est étonnante dans tous, mais ne l'est pas dans tous également; elle est plus ou moins grande, selon la hauteur d'où se précipitent les rivières qui les ont formés. Les eaux de ces sortes de torrens, toujours fraîches, toujours limpides, toujours salubres à leur origine, sont trop souvent détério-

rées par le mélange d'autres sources qui dans leur cours ont traversé des mines.

C'était au fond de ces abîmes, connus sous le nom de *quebradas*, que du temps des incas étaient établies les cultures; mais l'air étouffé et chargé de vapeurs qu'on y respire en avait écarté la population; elle en occupait seulement la pente. Les bourgades y avaient depuis trois cents jusqu'à six cents pas de long, et environ quatre-vingts de large. Trois ou quatre pièces, dont l'une servait de tombeau, toutes basses, toutes sans fenêtres, toutes sans communication, en formaient les huttes. Des espèces d'armoires y étaient généralement pratiquées dans l'intérieur des murailles, qui, quoique sans toit, quoique de boue, se sont parfaitement conservées jusqu'à notre âge. On n'en a pourtant tiré aucune utilité, et voici pourquoi.

Le fond des gorges plus ou moins étroites des *quebradas* s'est trouvé, par la nature du sol, par la température, par la facilité des arrosemens, par l'aptitude à recevoir des moulins, favorable aux cannes à sucre. On y en a multiplié les plantations, et les Péruviens ont été forcés par leurs oppresseurs d'y établir leur séjour. Dans ces gouffres où s'élèvent sans cesse des vapeurs infectes, où la douce haleine des vents ne se fait jamais sentir, où les flancs des montagnes empêchent le renouvellement de l'air; dans ces gouffres règnent habituellement des fièvres qui

en peu de jours emportent très-souvent la moitié des habitans, et réduisent le reste à s'éloigner pour échapper à la contagion. Lorsque le temps a un peu purifié le tombeau, les émigrés regagnent leurs premiers foyers pour y couler des jours languissans, jusqu'à ce que la contagion les réduise à un exil nouveau. On a ce danger de moins à craindre dans les vallées qui terminent ces lieux empestés.

Par vallées on désigne, dans cette partie du Nouveau-Monde, la côte de cinq cents lieues de long sur dix ou douze de large qui s'étend sur l'Océan pacifique, depuis Tumbes, le premier lieu où abordèrent les Espagnols, jusqu'au désert d'Atacamas, qui sépare le Pérou du Chili. Cette région, quoique voisine de l'équateur, jouit assez généralement d'une température agréable. Les quatre saisons de l'année y sont sensibles, sans qu'aucune puisse passer pour incommode. Celle de l'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pôle austral, qui portent l'impression des neiges où ils ont passé, et la conservent en partie, parce qu'ils soufflent sous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. Rarement ces vapeurs grossières se dissipent-elles entièrement; et le ciel demeure couvert assez constamment pour que les rayons du soleil manquent de force nécessaire pour adoucir le froid. Un second fait, aussi surprenant que le premier, c'est qu'il ne pleut jamais dans ces vallées. Quel-

ques physiciens attribuent ce phénomène au vent du sud-ouest qui règne constamment, et à la hauteur prodigieuse des montagnes, dont la cime est couverte de glaces perpétuelles. Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve, disent-ils, une température si égale, que les nuages qui s'élèvent ne peuvent jamais se condenser au point de se résoudre en eaux formelles.

Un sable qui n'est pas susceptible de culture couvre généralement les vallées. L'œil le plus attentif n'y a jamais découvert ni rivières, ni sources, ni verdure, ni le moindre indice de végétation. C'est pendant le jour par le soleil, c'est durant la nuit par les étoiles, c'est le plus souvent par les ossemens des mules qui ont péri de fatigue ou d'inanition qu'est dirigée la marche du voyageur dans une région où des tourbillons de sable, poussés par des vents violens, ne laissent pas subsister vingt-quatre heures la trace d'un seul chemin.

Par des travaux suivis avec intelligence et avec constance, les incas réussirent à rendre fertiles quelques parties de ce sol aride. Les eaux des torrens qui de loin en loin s'y précipitent toute l'année, ou seulement une partie de l'année, furent recueillies dans des canaux qui distribuèrent aux terres voisines une fraîcheur sans laquelle on leur eût demandé vainement des pro-

ductions. Ces monumens de l'industrie péruvienne existent encore. Sur les deux cent soixante-quatre lieues qui séparent au nord Tumbes de Lima, on les retrouve à Piura, à Truxillo, dans six à sept bourgades plus ou moins éloignées de ces deux villes. Au sud de la métropole, c'est la même fécondité à Pisco, à Ylo, à Pasco, à Arica, et dans un très-petit nombre d'autres lieux moins connus et moins fréquentés. C'était du maïs, c'était du coton, c'était du piment que les Indiens demandaient à des champs qu'on pouvait dire de leur création. Leurs oppresseurs y ont ajouté les grains de l'Europe, le manioc, la pomme de terre, la vigne, l'olivier et le sucre. Une observation à ne pas omettre, c'est que la nature, abandonnée à elle-même, ne produisit jamais dans les vallées aucun des grands végétaux, quoique les arbres fruitiers des deux hémisphères, plantés par les soins de l'homme, y réussissent tous ou presque tous admirablement.

Ici j'entends des murmures. Que m'importent ces vains détails dont tu m'importunes depuis si long-temps? me dit un homme avide. Parle-moi de l'or, parle-moi de l'argent du Pérou! Dans cette région si reculée du Nouveau-Monde, jamais je n'ai vu, jamais je ne verrai que ses métaux. Qui que tu sois qui m'interpelles ainsi, être insatiable, je vois que tu es entré dans la lecture de mon ouvrage comme les premiers Européens entrèrent dans ces riches et malheureuses contrées;

je vois que tu étais digne de les accompagner, parce que tu avais la même âme qu'eux. Eh bien! descends dans ces mines; trouves-y la mort à côté de ceux qui les exploitent pour toi; et si tu en remontes, connais du moins la source criminelle de ces funestes trésors que tu ambitionnes! Puisse-tu ne les posséder à l'avenir sans éprouver le remords; que l'or, que l'argent changent de couleur, et que tes yeux ne les voient que teints de sang!

On trouve dans le pays des incas des mines de cuivre, d'étain, de soufre, de bitume, qui sont généralement négligées. L'extrême besoin a procuré quelque attention à celles de sel. On y taille ce fossile en pierres proportionnées à la force des lamas et des pacos destinés à les distribuer dans toutes les provinces de l'empire éloignées de l'Océan. Ce sel est de couleur violette, et a des veines comme le jaspe. Il n'est vendu ni au poids, ni à la mesure, mais en pierres dont le volume est à peu près égal.

Une nouvelle matière a été découverte depuis un certain nombre d'années dans ces régions: c'est le platine, ainsi appelé du mot espagnol *plata*, dont on a fait le diminutif *platina* ou petit argent. Elle ne se trouve que dans les deux paroisses de Novita et de Citara.

Cette substance métallique se retire avec l'or par le lavage des terres et des sables manifestement transportés des montagnes par les torrens, et ap-

xxviii.  
Description  
des mines du  
Pérou, et  
spécialement  
de celles de  
platine et de  
mercure.